

Café des illusions

Maurice Soudeyns

Numéro 93, printemps 2002

Mon coup de coeur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14572ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Soudeyns, M. (2002). Café des illusions. *Moebius*, (93), 125–130.

MAURICE SOUDEYNS

Café des illusions

À Paul Lecavalier

Il y a deux types d'individus : celui qui va aux toilettes pendant la pause et celui qui y va après. Léo, lui, n'y allait que quand l'envie se faisait sentir et il sentait fort et longtemps. Rien que pour cela, on lui aurait donné dix bonnes longueurs d'avance sur n'importe qui. Il y aurait eu le feu à la boutique qu'il serait allé! Naturellement, il se trouvera toujours des gens pour dire : « C'est la santé! » ou « C'est à cause de la bière! », enfin des choses du genre, comme on en entend tous les jours. En vérité je vais vous dire, c'est de l'art. Parce que Léo, c'était un artiste de la vie quotidienne et qui plus est, il avait vu neiger.

Une odeur de pain grillé et de café à l'eau de vaisselle baignait la salle que le soleil atteignait timidement. La faune s'éveillait à peine. Ce restaurant, nous l'appelions le *Café des illusions* Léo et moi en raison de sa clientèle particulière qui, issue du petit monde des affaires, passait le plus clair de son temps à rêver au « grand coup », celui qui rapporterait gros et qui permettrait d'accéder à la grande industrie et, par le fait même, au trafic d'influence international. S'il était fréquenté majoritairement par la communauté juive de Montréal, d'expression anglaise, on y voyait aussi des spécimens appartenant à d'autres groupes culturels, et parmi ceux-ci, de nombreux Québécois de langue française dont l'avenir partageait les mêmes espoirs et les mêmes nécessaires angoisses. Seuls les produits changeaient : les Juifs dans le textile et la joaillerie, les Grecs dans la restauration, les Italiens dans la construction, les Portugais dans l'entretien et le taxi et les francophones dans tout ce qui bougeait et qui n'avait pas trop d'odeur. Dans tous les cas, le paradis s'appelait Floride et la distinction s'évaluait au nombre de diamants qu'on portait à sa bague.

Dans ce snack de deuxième ordre, nous avions repéré de grands acteurs et c'est pour les voir à l'œuvre que nous nous étions donné si souvent rendez-vous au *Café des illusions* dans le temps. Je parle de cette période au passé, car il y a trois ans que je ne suis venu ici et que je n'ai, par le fait même, vu Léo. Depuis que j'ai rencontré Claudine pour tout dire. Ce n'est pas ma faute. Un coup du destin : rencontre le vendredi soir, quarante-huit heures d'horizontal et le lundi matin nous emménagions. Ce qui lui était arrivé à Léo depuis trois ans, je n'en avais pas la moindre idée, mais je comptais bien ouvrir toutes grandes mes deux poilues, dès qu'il se présenterait le portrait dans le cadre de porte. Il avait l'air enchanté au téléphone hier soir. Ça n'allait plus être long. Il y avait à peine une demi-heure que j'étais là. Les questions se pressaient dans ma tête. J'avais tant de choses à lui dire. Je craignais que nous ne manquions de temps. Une atmosphère de fête commençait à occuper lentement tout mon esprit.

J'ai fait signe à la serveuse : deux œufs brouillés, bacon, toasts, café et beurre d'arachide. Je parlais à mi-voix, sans trop ouvrir la bouche, de crainte que mon haleine ne déclenche le détecteur de fumée. En me retournant du côté de la fenêtre, j'ai cru entendre la voix claire et douce de Léo : « Qu'est-ce tu d'viens le grand? » Il avait une voix mélodieuse, toute en demi-tons. Avait-il vieilli?

Le soleil fracassait les vitrines et bousculait tout sur son passage. En attendant la bouffe, j'observais tranquillement la faune d'un œil discret. Deux tables plus loin, un vieil homme rongé par les heures lisait son journal comme tous les matins et ne le quittait que pour regarder sa montre. L'incarnation même du travailleur obéissant, fidèle, sculpté par sa machine. Sur ma gauche, un quinquagénaire aux tempes grises comme ses idées pestait contre la dernière augmentation du salaire minimum. Son assurance, sa volubilité et ses deux bagues à diamants devaient attirer l'antipathie ou l'adulation des maigres commerçants du coin. À ses côtés, un fougueux représentant des ventes, qu'un manque d'argent ou d'alliance avait relégué au second plan, mais que des prouesses sociales réhabilitaient peu à peu, se demandait en silence si on allait payer son petit-déjeuner. Assis au comptoir, un

fil à papa, que les femmes attiraient plus que les affaires, faisait mine de s'intéresser à ce que lui disait le préposé aux toasts dont l'humour s'ajustait au compte-gouttes. Puis tout derrière, près de la sortie de secours, quelques boutiquiers se prosternaient devant un monument de chair et d'opulence, un gros industriel qui daignait une fois l'an asseoir son gros cul au *Café des illusions*. Un jeune loup imberbe tentait de le séduire en racontant à voix haute une histoire drôle et sexiste dont le sujet tournait autour de l'homosexualité. Il y avait, en effet, dans cette chapelle des mini-businessmen de quoi illustrer l'histoire du monde et c'est ce qui nous y attirait Léo et moi. C'était notre théâtre et nous nous payions deux ou trois représentations par semaine.

Une heure de retard, ça ne me paraissait pas trop exagéré. Il se déplaçait lentement Léo, avec ses deux cent quarante livres, sans compter qu'en trois ans, il avait dû prospérer du bide. S'il avait l'habitude d'être en retard? Oh que non! Il était même plutôt maniaque sur ce chapitre. Non, je me refusais à penser à l'accident, toujours possible évidemment, mais ça ne lui ressemblait pas du tout. Il allait se pointer d'une minute à l'autre. Je le sentais.

La société du *Café des illusions* était immuable. De nouvelles têtes s'ajoutaient d'année en année, mais le fond, l'idéologie générale demeurait la même : celle de la course au dollar. L'expression n'était pas de mon cru. Je la devais à Moshee, celui que je surnommais l'« écolo portable » parce qu'il ne faisait pas cinq pieds et nous ruinait la santé avec ses leçons d'écologie. Il les haïssait tous ces *business rats* comme il les appelait. Il avait un cran de chien et savait les piquer au vif, étant lui-même fils d'homme d'affaires. Quand il voulait les rendre fous, il les semonçait en français depuis notre table et tout le monde se tournait vers nous comme si nous venions de commettre un crime de lèse-majesté. Comment s'était-il joint à nous? Par hasard, un bon matin, il nous avait entendus converser Léo et moi et s'était assis tout bonnement. Il est vrai que nous avons des idées assez proches des siennes, en tout cas, en matière d'écologie de l'esprit. Qu'était-il devenu cet énergumène? Je ne tarderais pas à le savoir. Léo me mettrait au parfum.

La serveuse déposa l'assiette fumante sous mon nez. Elle sentait l'eau de Cologne et nageait dans le toc. Le vieux Léo, c'était un de mes plus beaux trophées. Avec lui, j'avais l'impression que mes opinions étaient estampillées (il avait dix-neuf ans de plus que moi), que je participais aux grands enjeux. Il avait posé des gestes et les avait compris. Il avait choisi le Québec parmi le monde, et le monde, il le connaissait comme je connaissais chacun des jours de la semaine : Tokyo, Alger, Caracas, Honolulu, Istanbul, Athènes, Naples, Singapour, Sydney, Bombay, Rio de Janeiro, Shanghai, Stockholm, Rotterdam, il avait fourré son nez partout en trente-huit ans de marine marchande. Il avait détruit en un quart d'heure ce que Lawrence Durrell avait mis cinq semaines à ériger dans mon cœur : Alexandrie. C'était une pourriture, un labyrinthe infect couvert d'immondices et parsemé de voyous (j'aurais bien aimé connaître le prénom de la péripatéticienne qui se cachait là-dessous). Chaque petit patelin de chaque petite côte, il l'avait touché des yeux ou foulé de tout son poids de tendre pachyderme. Rien ne m'agaçait plus que les Manille, ChahBahar, Assab, Lobito, Caldera, Fremantle, Tarakan, Tavoi et ainsi de suite. Et les mers alors? Les seules mers susceptibles d'éveiller en moi quelque émotion s'appelaient Mamère et Magrandmère. Lui savourait, dans le plus grand calme de ses yeux de poète, des mers d'Arabie, Noire, Rouge, Verte, Blanche. Et la mer de Norvège, la mer de Kara, la mer d'Écosse, la mer de Corail. J'étais renversé. La mer de Tasman, la mer de Timor, la mer d'Arafura, la mer de Laptev? Et c'était sans compter les golfes de ceci, les baies de cela; les courants comme ci, les passages comme ça. Il ne tarissait jamais. Nous avions partagé cinq mois le même appartement et j'avais fait mille fois le tour de la terre. Au moindre indice, à la moindre nouvelle, nous courions aux cartes. Il avait tout vu.

Le repas terminé, la serveuse s'empressa de remplir ma tasse de café. Avec beaucoup de sucre et de lait, on arrivait à y trouver quelque chose. Léo ne connaissait pas les cafés. Cela me désolait un peu. Le temps filait à l'anglaise. J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre. Je ne voyais rien qui puisse lui ressembler. Il est vrai que ma vue bais-

sait depuis quelques années. Un moment, il m'a semblé entendre sa voix à nouveau : « C'est aujourd'hui lundi, c'est pas croyable comme ça passe vite! » C'était ainsi que se déroulaient chaque fois les premières minutes de notre rencontre. Il y en avait un des deux qui lançait : « Ben mon vieux, on est déjà lundi (ou mardi ou samedi); on ne voit pas les jours passer. » L'autre répondait alors immédiatement, supposons que ce soit Léo, s'il jugeait la rencontre agréable : « Mon vieux, depuis deux semaines, ça passe, c'est écœurant! » J'ajoutais là-dessus : « Moi, j'ai rien vu passer du mois de juin, si tu veux savoir... » Ce qui, dans notre jargon de mâles, signifiait : « Je suis bien content que tu sois content de me voir parce que je suis aussi content de te voir. » Ce sur quoi, doublement heureux, il ne pouvait s'empêcher de remettre : « Juin? Mets-en mon vieux : mai, avril... » Et selon l'intensité de la joie que nous procurait le moment, nous soustrayions volontiers de nos vies respectives quelques mois de plus. Lorsque, d'aventure, il poussait la générosité jusqu'à parler des saisons qui passaient à toute vitesse, alors je savais qu'il était absolument ravi. Mais quand il me conférait les honneurs suprêmes, preuve qu'il s'était profondément ennuyé, en prononçant solennellement le fameux : « Ça fait dix ans que j'ai rien vu passer, crisse! » alors là, nous exultions. Plus par égocentrisme que par souci de comprendre le mécanisme de l'amitié, je m'étais un jour demandé pourquoi il n'avait jamais dépassé le cap des dix années. Et j'avais fini par trouver la réponse. C'est qu'en réalité, nous ne nous connaissions que depuis une dizaine d'années. Je fus fasciné de voir combien l'inconscient ne se trompait jamais sur la durée des sentiments.

Le préambule passé, nous nous engageons, fanatiques, dans une autre de nos si stériles conversations sur la politique Québec/Canada, négligeant les contradictions les plus manifestes au profit du partage total des sentiments. Dans ce petit manège amical, je sacrifiais cependant beaucoup plus que lui, sur le plan idéologique j'entends, non que son âge ou son esprit aient été fermés à la dialectique, mais plutôt parce que je le soupçonnais d'être la proie d'un conflit affectif (quelle prétention!) qui le rendait

souvent incapable d'objectivité, et je craignais qu'il ne se rebiffe.

Miss Miami s'approchait avec l'addition. Ce qui retenait Léo ailleurs, ce n'était peut-être que la paresse. Il commençait à se faire tard. La matinée était avancée. La production était en marche. Le service se dégradait lentement ici. Il me semblait qu'on était moins rapide à remettre l'addition à l'époque. À tout hasard, j'ai demandé à la serveuse : « Vous vous souvenez de mon vieux copain, Léo, il était plutôt rondet et chauve, oui, oui! vous l'avez vu dernièrement? » « On le voit de temps en temps. Je crois même qu'il était ici ce matin. » Puis se tournant vers le patron : « Joe, tu sais le gros qui vient souvent manger le matin, qui lit un journal socialiste, ouais! il est venu ce matin non? Oui, c'est ça, il me semblait bien, il est parti environ une demi-heure avant que vous n'arriviez. » « Vous êtes certaine? Oui, c'est ça, il est bedonnant, il a pas beaucoup de dents en bas, avec une voix douce, presque mélodieuse. » « Celui qui est marin là? » « C'est ça, Léo son nom. Il s'appelle Léo. Bon! merci. »

Je me suis levé, ai laissé un dollar de pourboire et me suis dirigé vers la caisse. En prenant ma monnaie, il m'a semblé entendre la porte d'entrée qui s'ouvrait. Je me suis retourné en vain. Alors j'ai compris que Claudine et moi avions soulevé des flots sur lesquels Léo n'avait jamais navigué et que le temps avait cessé de courir entre nous. La fête n'aurait pas lieu. J'ai poussé la porte et j'ai dit adieu au *Café des illusions*.